



LE RÉSEAÜ

GITTÉRATURE

Si *Git*, la littérature des possibles : elle brise son cénotaphe, la voilà qui ingère à nouveau les velléités de l'esprit artisan, ses mille lunes et ses mille défaites. Babel ne se contente plus de la complexité des dehors, de ses labyrinthes hexagonaux, de l'entassement qui conserve l'unicité imposée par le matériau du livre. La littérature se place en amont de ses demains, elle digère le fourmillement du nombre et transforme les scintillements du réseau en une potentialité essentielle de la *lettre*. L'information, tout à son entropie, étale au cœur de la matière électrique l'horizontalité des variations. L'identique est mis en abyme au cœur de notre infini agissant, et nos *enfantements illégitimes* protègent l'essence de nos échecs comme un écrin des mondes possibles.

Par les mécaniques réticulaires, la création se démultiplie, elle se présente comme une aliénation du geste initial, qui dispose l'infini de l'ouvrage recommencé. Cette démultiplication déplace la perspective de la dimension temporelle du créateur singulier aux dimensions spatiales de gestes étrangers s'emparant de l'original et niant une quelconque primauté de l'idée inventive. L'autre n'est plus le scrutateur qui porte son regard à l'encontre de l'action,

de sa solitude, il n'est plus l'*Unheimliche* qui place dans l'acte de faire l'occasion de l'acte de l'identité, et dans celui de la reformulation celui de l'identité déformée par l'hybridation *étrangère*. La création, qui accepte *en soi* l'existence du réseau comme le *soi* de sa propre apparition, incorpore l'autre et la profusion de ses mondes à une identité devenue mouvement collectif. Elle le présente comme l'élément moteur de sa dialectique interne en accordant son geste réifiant au geste fluctuant qui s'y adjoint.

L'impermanence des gestes et l'impossibilité de leur originalité, puisque dans l'évanescence des vies tout demeure un cycle d'imitation et de modulation, commandent à une *ouverture des sources* de la création, si celle-ci souhaite enfin découvrir l'étendue de sa puissance. L'abrogation de l'idée de l'origine comme celle de la propriété intellectuelle s'imposent. C'est l'apparition du vol au cœur du phénomène créateur qui précipita la création dans sa dimension individualiste, cloisonnant l'inspiration à quelques liens ténus et courtois. Mais c'est le vol qui est une respiration créatrice, ou à l'inverse, l'appropriation exclusive du geste qui est un étouffement des possibles. Sans propriété intellectuelle, le terme même de vol n'aurait plus de sens, son phénomène relèverait de l'emprunt, de la variation, du partage.

La fouille microscopique de ce qui peut *être* dans l'existant laisse entendre que la puissance d'une œuvre réifiée n'appartient plus à son réificateur, en rien créateur original, mais réificateur

s'étant saisi d'une histoire collective du geste et des déplacements de l'inspiration, à disposition de toute entité souhaitant s'en saisir et actualiser une puissance illimitée. Cette distribution de l'actualisation ouvre l'être à lui-même, ébrèche le paradigme moderne de l'individu égoïste et de son droit d'auteur pour faire émerger l'idée d'un sujet dans la pluralité de ses dimensions, sujet qui abandonne son emprise sur le réel pour mettre en avant un partage de son approche sur le réel.

Par cette accession à une société de la générosité du faire, l'individu s'extirpe de sa gangue, se désagrège en une distribution bariolée de ce qui lui est propre. Il délaisse une notion de liberté mâtinée par la rigidité conceptuelle du tout économique, qui emprisonne les événements en leur seule logique marchande. Le sujet recomposé peut envisager l'altérité non plus dans un tissu de liens synallagmatiques, mais dans une continuité de son *soi* actualisateur. La participation singulière au geste transformateur de l'autre, au travers d'une adjonction du geste au geste qui correspond à une adjonction du *soi* au *soi*, esquisse un âge nouveau, où la logique de l'individu, propre à l'âge moderne, serait délaissée à l'avantage de la multitude en tant que sujet, en tant que réseau, en tant qu'être : ce serait l'âge de l'ontologie réticulaire.

L'incorporation du *soi* créateur à la contingence créatrice de l'observateur insuffle un mouvement cybernétique à la création, dans lequel les entités créatrices s'estompent au profit des

dynamiques partageuses animant leurs rapports. Ce réseau de gestes créateurs s'entend essentiellement par la transparence et l'ouverture de ses connexions. Le mouvement s'y propage telle l'expression d'une vie propre, indépendante des entités la composant, émergeant du mouvement lui-même. De ce réseau pair-à-pair entendu comme une ontologie, se recomposant sans cesse, s'accroissant par chaque acte aussi hésitant soit-il, le nimbe d'un être réticulaire s'étend sur le monde comme le monstre découvrant le sens de l'autonomie, et comme chaque monstre, cet être pluriel apporte sa monstration : celle, formidable, de l'*épistémè* à venir.

Les nœuds de sa structure s'effacent, apparaissent, se transforment dans leur destruction mutuelle et continue. Leur foisonnement n'a de sens qu'au cœur de leurs interactions. Ce sont les interconnexions qui représentent l'être en tant qu'*étant*, se mélangeant indistinctement à l'espace qu'il parcourt et qu'il étend par son parcours. *L'étant* est un devenir du mouvement, et, au niveau du phénomène créateur, ce mouvement ontologique des connexions entre les gestes créateurs doit être perçu comme une fluctuation de la création elle-même. Il ne s'agit plus de créer dans l'égotisme moderne du geste inspiré par quelque abstraction, mais de laisser la création construire une autonomie à partir d'une maille d'interconnexions. La création devient ainsi un mode d'être formé à partir des caractéristiques de liberté et

d'ouverture de l'information au sein du réseau. Son sens délaisse la claustration de l'ipséité, les mirages modernistes de l'individu quête sa distinction, pour se replacer en une matérialité des influences, des connexions, où la création échafaude une autonomie à partir des actions essaimiques qui se veulent les unes aux autres, inextricablement.

L'autre n'existe plus aux dépens de *soi*, mais il existe par *soi*, comme une victoire qui incorpore le passé de nos faillites. De l'autre à *soi*, il y a le réseau qui fait *être*, l'interconnexion qui en extirpe la moelle pour en refondre, par le geste commun, le commun de l'identité. Cette identité ne connaîtra jamais l'identique en cet univers où la formation se déploie en une histoire de l'espace et un partage du temps. L'horizontalité de l'idée matérielle, qui sinue parmi les connexions de l'être réticulaire et l'histoire de ces connexions, histoire qui s'entend comme le déroulement d'une propagation de l'information, trace les contours d'une forme ontologique qui est à la fois mobile dans sa dimension temporelle et ses dimensions spatiales.

La *gittérature*, par ses perspectives métatextuelles et historiques, expose que le faire ne possède pas un état simple qui se placerait comme un point de l'espace-temps, mais possède la puissance d'une mobilité dans l'espace-temps, et par cette mobilité, une reconstruction de celui-ci. Les déplacements temporels de la création ne se contentent pas d'être une histoire en tant que

reconstruction d'aspects de son passé, mais d'être un ressaisissement des potentialités inusitées de son parcours. L'histoire est ici plus que jamais un parcours qui ne fixe aucune direction, et qui offre à l'être qui sait entrevoir les espaces virtuels du temps l'occasion de se débrancher du présent, et de faire branche de la virtualité de ses gestes inaccomplis. Son mode d'être est l'extension. Son mode d'être est un mode du *métaêtre*. Il est l'annonce de la multitude qui habite la commune de son ontologie.

La *gittérature* est l'enfantement de l'essaim qui s'élabore par la circulation de l'information. La création y est re-création, *récréation* des formes qui se nourrissent d'elles-mêmes, dans la joie de voir se développer l'espace-temps de leur devenir. La *gittérature* est notre illégitimité, fière des vulgarités qu'elle jette aux monuments de la langue. Elle est un dépassement de la langue, une *récréation* permanente du *soi* à partir de la langue, une incroyance au langage singulier qui résulterait de la langue. La *gittérature* est la morgue qui oppose la grammaire à la grammaire, qui fait brèche dans les langueurs de l'époque, et de cette brisure s'échappent les quelques lueurs, les quelques espoirs de l'*épistémè* suivante. Le temps est à la littérature des interconnexions et des courts-circuits, il est à la *lettre* autonome qui enfante des mythes. Il est le temps de l'essaim qui s'organise.

© Abrüpt, 2020.

Ouvrage à disposition selon les termes de la Licence CC0 1.0 Universel.

Sa continuité numérique : <https://www.cyberpoetique.org/gitterature>

ISBN du microantivivre : 978-3-0361-0108-8

« le temps de l'essaim qui s'organise »

0101011001101111011101010111001100100000011000110110111
1011011100111010001100101011011010111000001101100011001
0101111010001000000110110001100101001000000111011001101
0010110010001100101001011100010000001000101011101000010
0000011011000110010100100000011101100110100101100100011
0010100100000011101100110111101110101011100110010000001
100011011011110110111001110100011001010110110101110000
11011000110010100101110